

BENJAMIN HOFFMANN

L'ÎLE DE LA
SENTINELLE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

PÈRE ET FILS, *récit*, « L'Arpenteur », 2011.

AMERICAN PANDEMONIUM, *roman*, « L'Arpenteur », 2016.

Chez d'autres éditeurs

LES PARADOXES DE LA POSTÉRITÉ, Éditions de Minuit, 2019.

L'AMÉRIQUE POSTHUME, Classiques Garnier, 2019.

L'ÎLE DE LA SENTINELLE

BENJAMIN HOFFMANN

L'ÎLE DE
LA SENTINELLE

r o m a n

nrf

GALLIMARD

Certains faits précèdent leur surgissement dans une vie.

Ils ont toujours été *là*. À l'horizon. On sait que le moment de les rejoindre sera long à venir ; mais que rien ne pourra faire, jamais, qu'on les contourne ou qu'ils s'écartent. Il faudra bien en passer par là, par eux. Ils sont pareils aux objets flottants que l'on dépose à la surface d'un liquide. Regardez-la : cette manière dont leur intrusion provoque une fulgurante remontée des eaux qui s'enflent, puis s'enfuient. La vague qui gonfle ne se dirige pas dans une seule direction. Elle grandit en cercles concentriques qui se prolongent *infiniment*. De tous côtés. Quand l'eau vous semble de nouveau assoupie, vous faites erreur. Rendue à sa tranquillité, elle est traversée par des ondes invisibles. Ces ondes, ce sont les échos de ce qui n'est pas encore.

À de longs intervalles, la conscience les perçoit. Cela se passe aux moments de tranquillité, dans la pénombre, avant de s'abîmer dans le sommeil. Ou bien en pleine journée, lorsque vous conduisez, quand vous pressez le pas dans la rue.

Une impression surprenante et réversible – l'univers familier devient étrange à moins que l'étrangeté ne vous semble familière –, soudain, vous occupe entièrement. Cette impression vient de très loin, cela vous en êtes sûr, mais de *quelle direction*, voilà ce que vous ne sauriez dire. On la nomme « déjà-vu » mais il serait aussi juste de l'appeler : « un rappel ». C'est un avertissement dépourvu d'agressivité, mais ferme. « Tu approches », voilà ce qu'il vous dit. « Te voici précisément où tu dois être. Encore un peu et tu m'auras rejoint. » Ce n'est qu'une question de temps mais le temps est une illusion. On erre, on se disperse, on fait des choix que l'on regrette ; tout cela est un songe. À travers nos détours, nous avançons en droite ligne. Où allons-nous ? Vers le naufrage qui attend.

Imaginez une embarcation. À voile, à moteur, avec une coque ou plusieurs : à votre guise. Mais un bateau qui serait seul, entièrement seul, au milieu de l'océan. Il fait un temps splendide. Les eaux sont calmes et la brise est légère. Le soleil est haut, l'azur, limpide. Pas un nuage. Le panorama tout entier est dépourvu de menaces. Et soudain la voici. À l'horizon, ce n'est pour l'instant qu'un point minuscule, à peine une poussière sur vos lunettes. Pourtant elle grandit, prend ses aises, de la consistance ; elle s'étale, se dessine, se précise. C'est une île. En dehors d'elle, nulle côte ne se présente ; le prochain continent est à des jours, des semaines entières de traversée. Vous approchez et à mesure que l'île emplit l'espace, le temps se gâte. Derrière l'esquif, des falaises se referment et marchent droit devant elles : vers vous. La pluie tombe, d'abord c'est une ondée légère puis un martellement, sourd. Vous approchez davantage et distinguez à présent les futaies, noires, la

canopée, sombre. Contre les récifs autour de l'île, les vagues se fracassent de plus en plus épaisses, de plus en plus violentes. Vous restez immobile, fasciné par l'inévitable. Et quand le choc se produit, quand la coque se déchire enfin sur les hauts-fonds, vous comprenez, avec un drôle de sourire, une tranquillité paradoxale. Vous comprenez que votre vie entière tendait vers ce moment.

Quelque part, une île nous attend et nous voyageons tous à sa rencontre. La mienne, je l'ai trouvée. C'est l'île de la Sentinelle.

PREMIÈRE PARTIE

Une seule parole va loin parfois, très loin ;
elle peut semer la ruine à travers le temps,
comme les obus volent à travers l'espace.

Conrad, *Lord Jim*

Le double

J'ai trois ans et je suis l'un des voleurs. Je tourne en rond, un tour et puis un autre et puis un autre encore. Je tourne en rond avec mes trente-neuf camarades, tous les parents nous regardent depuis la cour de notre école à Bombay. C'est de cela que je me souviens : de moi qui tourne en djellaba bleu ciel avec un turban autour de la tête. Attention : je ne me souviens pas de la scène comme je l'ai vécue. Je m'en souviens comme je l'ai revue sur le téléviseur de la maison. Mon père l'avait filmée avec un caméscope qui pesait dans les cinq kilos. On l'ouvrait sur le côté pour y enfiler une cassette rectangulaire à bandes magnétiques. Elles tournent lentement autour des petites roues dentelées en plastique et moi aussi, je tourne à l'écran. Mais peu à peu, de rotation en rotation, quelque chose se produit : le turban se dénoue. Je n'étais qu'un voleur parmi les autres, désormais on ne voit plus que moi : ce bambin avec un lambeau pathétique qui flotte dans son dos. Et le plus absurde, c'est que je ne me rends compte de rien et

continue, consciencieux, à tourner autour de la scène. Ma grande sœur, Kamala, se met à rire ; et mes parents aussi. Je suis ridicule, absolument ridicule, ignorant cette traîne qui grandit derrière moi : est-ce un animal ? Une queue ? Je proteste en pleurant. Et plutôt que d'admettre que c'est moi à l'écran, je prétends que je suis cet autre, là, dans la ribambelle, cet autre qui marche d'un pas digne, évolue avec grâce sous le regard de tous, la tête haute, dans une djellaba couleur de ciel aussi mais dont le turban demeure parfaitement ajusté. Je leur dis que c'est moi, lui, et non moi, celui qui fait ces tours avec son turban défait. Mes parents et Kamala savent que je mens et rient de plus belle. Et je continue à fixer cet autre en me persuadant que c'est moi. Toute ma vie, il m'a semblé que ce double existait vraiment quelque part, comme une version plus accomplie de ma personne dont je ne serais jamais que la caricature. Ce double, j'ai tout de suite compris que je l'avais trouvé en Markus.

2

Description physique de l'île

L'île de la Sentinelle est un navire fantôme. À de longs intervalles elle émerge dans la conscience occidentale, observée par un voyageur hardi qui en esquisse les contours. Puis elle disparaît durant plusieurs décennies ou plusieurs siècles, ignorée, oubliée, jusqu'au jour du prochain surgissement. C'est l'histoire de ces rapports discontinus que je vais raconter, en retraçant les moments ponctuels où la Sentinelle est

entrée dans le regard des autres, en citant la parole de ceux – ils sont rares – qui sont revenus de l'île interdite. Ce n'est pas sans raison que je passe ainsi de son histoire à la mienne. La Sentinelle finit toujours par se rappeler au souvenir de l'Occident ; elle n'est jamais restée très loin du cœur de ma vie.

Commençons à la manière des anciens voyageurs : par des considérations d'ordre géographique. « L'île de la Sentinelle du Nord » (ci-après « l'île de la Sentinelle » tout court car de sa petite sœur du Sud, peuplée seulement de crabes de cocotiers, il ne sera jamais question) mesure dans les soixante-douze kilomètres carrés, ce qui, pour vous donner un point de comparaison, est à peu près la superficie de la presqu'île de Manhattan. Sur cette dernière vivent un million et demi d'habitants ; selon les estimations les plus généreuses, il n'y en aurait pas deux cents sur la Sentinelle. Un touriste qui se rend pour la première fois à New York connaît déjà la ville. Les avenues rectilignes, les taxis d'un jaune vif, les échelles qui escaladent les murs : il les a vus mille fois à l'écran. L'île de la Sentinelle est, en revanche, l'empire du *jamais vu* : c'est le dernier lieu dans toute l'immensité du monde qui n'a pas été exploré. Même l'omniscient Google Maps est incapable de vous en livrer les secrets. Alors que son petit bonhomme jaune, courageux parachutiste, est toujours prêt à partir en expédition aux quatre coins du globe pour vous prêter ses yeux, il refuse obstinément de sauter sur ce carré de jungle, ourlé d'un lagon turquoise et d'abysses bleu marine.

Aussi isolés soient-ils, les Sentinelles font régulièrement la une des journaux. Il faut pour cela qu'un pêcheur imprudent

ou un Occidental plus ou moins bien intentionné échoue sur leurs côtes pour y laisser la vie. Alors les médias ressortent les mêmes clichés exposant des hommes noirs découpés sur la grève, hiératiques comme les statues de l'île de Pâques ; ou bien cette autre image, floue, prise depuis un hélicoptère qu'un guerrier, brave et pathétique, prend pour cible avec son arc. Puis les experts agitent les mêmes questions de droit international et de responsabilité individuelle avant de conclure qu'il vaut mieux abandonner le corps de l'imprudent, là-bas, sous le sable où les Sentinelles l'ont enfoui, de crainte de leur transmettre en se rendant chez eux des maladies qui pourraient les anéantir.

Imaginez la carte du monde. Non : pas telle qu'elle est aujourd'hui, plutôt il y a cinq siècles, lorsque d'immenses zones vides subsistaient et que la forme des continents était la caricature de celle que vous leur connaissez. Et en convoquant la totalité de vos connaissances, représentez-vous, comme si un film passait en accéléré sous vos yeux, la progression générale du savoir géographique en Occident et, au fur et à mesure, les lignes des continents qui se précisent, l'Amérique du Nord dont la frontière occidentale se révèle, le Japon qui surgit des eaux, l'Australie qui émerge à son tour, l'Indonésie qui se redresse, l'Afrique dont les profondeurs se dessinent. Les mots *terra incognita* disparaissent. Ils disparaissent sous le sang des invasions, sous les voies ferrées bâties avec des rangées de victimes, sous l'écume des navires de la traite atlantique, sous la masse des corps indigènes que les pandémies ont terrassés. Nous voici au XIX^e siècle. Les voyageurs commencent à se plaindre qu'il n'y ait plus rien à découvrir et c'est

vrai qu'il faut se hâter vers des contrées vraiment inhospitalières, passage du Nord-Ouest et jungle bolivienne, pour recouvrir les blancs persistants des cartes, donner son nom à une dernière montagne, une autre baie. Au bout du compte, sous la surveillance permanente des satellites, il ne reste plus rien qui n'ait été vu, inventorié, rien qui ne soit observable en temps réel sur Internet, rien ou presque sinon cette île, l'île de la Sentinelle, nom paradoxal puisque c'est un combat d'arrière-garde que livre sa tribu : elle se tient à l'écart de la modernité et il suffit d'un seul événement malheureux, montée des eaux, grippe ou tsunami, pour que nous soyons désormais seuls entre nous, sans elle qui est notre conscience coupable, le rappel de tous ces peuples que nous avons caricaturés, exterminés, oubliés.

Leur isolement, les Sentinelles le doivent à leur résistance mais aussi aux caractéristiques de leur territoire. Déjà, il n'a pas grand-chose pour exciter la convoitise. Il est d'une superficie médiocre et des îles comme celle-là, avec forêts vierges, mangroves et plages en demi-lune, il y en a des centaines à travers la baie du Bengale. Pour ne rien arranger, la Sentinelle se trouve à mille kilomètres de la péninsule indienne et à des heures de navigation depuis Port Blair, la capitale de la région. Techniquement, elle fait partie de l'archipel des îles Andaman-et-Nicobar, l'un des huit territoires de la République de l'Inde ; pratiquement, les Sentinelles n'en ont pas la moindre idée et ne demandent qu'à rester seuls, ce qu'ils font comprendre en menaçant les visiteurs qui se présentent une première fois et en décochant leurs flèches contre ceux qui s'obstinent. Leurs côtes sont entourées de récifs qui

forment une défense impénétrable : seules trois ouvertures dans l'anneau qui la ceint permettent d'accéder au lagon intérieur où ils s'aventurent parfois sur d'étroits canots creusés dans des troncs d'arbre. Et encore, ces accès sont impraticables d'avril à novembre, lorsque la saison des pluies fait rage et que les vagues sont si hautes que les embarcations finissent broyées sur les récifs.

Entre décembre et mars, cependant, un temps splendide règne sur les Andaman. L'air est chaud, les cieux sont vides. Les flots s'ouvrent sur des profondeurs turquoise où des poissons-clowns et de vastes tortues s'évitent gracieusement. C'est l'époque où les touristes d'Europe et d'Amérique viennent se vautrer dans des images de carte postale : cocotiers qui font la révérence vers le sable, hamacs qui se balancent au gré des brises venues de Sumatra. Ils viennent chercher dans ces lointains parages une ultime rêverie exotique, des paradis artificiels à bon marché, le souvenir persistant de la gloire des empires. C'est également l'époque où la Sentinelle est la plus exposée aux incursions étrangères. L'État indien le sait, lui qui maintient sa vigilance depuis qu'en 1996 il a défendu qu'on s'en approche à moins de cinq milles nautiques. Cet interdit n'est pas toujours respecté. En 2006, deux pêcheurs assoupis dans leur bateau amarré non loin de l'île ont fait naufrage. Les Sentinelles les ont tués et, après avoir gardé une semaine durant leurs dépouilles enfouies dans le sable, ils les ont attachées à des pieux face à la mer : comme des épouvantails pour tenir les intrus à l'écart. Aussi limpide soit-il, cet avertissement n'a pas suffi à décourager les vocations. Pillards malaisiens, pêcheurs de requins thaïlandais, explorateurs excités par cet

ultime fragment de l'Âge des découvertes et puis missionnaires qui prétendent apporter l'Évangile à ce « bastion de Satan » : tous rêvent au moyen d'entrer sur l'île.

D'accord : les navires de la marine indienne patrouillent dans la zone en permanence. Mais celui qui les évite en prenant la mer au milieu de la nuit ? Il y a les tempêtes qui reviennent dans ces parages. Mais celui qui parvient à les essuyer ? Il y a tous ces récifs qui entourent l'île. Mais celui qui trouve l'entrée du lagon ? Il y a encore les flèches des Sentinelles. Mais celui qui pénètre dans l'île : que trouvera-t-il au centre, au plus profond de l'entrelacs des lianes et des branches, sous le couvert de la canopée ? Quels secrets se cachent au cœur de l'île, là où nul étranger à la tribu ne s'est jamais risqué ? C'est le dernier inconnu, l'ultime frontière à la surface du globe, le parachèvement de cinq siècles de conquêtes et d'iniquités. Celui qui le percera aura tout dissipé de la magie du monde ; et pourtant, combien sommes-nous à suivre l'appel ancestral qui nous pousse à détruire ce sans quoi nous ne pouvons vivre ?

3

Markus

Il m'a donné rendez-vous dans un coin du campus où je ne suis jamais allé. D'abord il faut remonter Wall Street puis continuer jusqu'à Hillhouse Avenue, tourner à droite avant la maison du président de l'université et poursuivre en direction d'Orange Street. Presque seize heures à la montre qui me

vient de mes parents : je dois presser le pas. Markus m'attend dans cette enclave secrète. Au centre, un cerisier étend ses branches au-dessus d'un banc en pierres et d'un parterre de fleurs jaunes et violettes. Par la suite, il m'a toujours semblé que Markus détenait la clé de ces lieux privilégiés, dissimulés, dont lui seul pouvait révéler l'existence.

« Krish ? » demande-t-il en se levant pour me serrer la main. Je lui dis qu'il peut faire comme tout le monde et m'appeler Chris. Les Américains ont tendance à écorcher mon nom, alors il y a déjà six ans que j'en ai pris un autre : c'est plus simple. « Du coup, tu as deux identités », répond-il d'un air malin. « Tu as de la chance », ajoute-t-il aussitôt.

Il est plus jeune que moi. Ce jour-là j'ai vingt-cinq ans (nous sommes en septembre, mon anniversaire est le mois prochain) et lui, tout juste vingt et un. D'un certain point de vue, je lui ressemble. Nous faisons la même taille, ses cheveux sont aussi noirs que les miens et notre allure générale est à peu près la même. La différence majeure, c'est la couleur de peau : la sienne est aussi pâle que la mienne est brune. Il est aussi plus épais, son corps, sous les vêtements, doit être davantage musclé que le mien. Malgré moi je grimace, baisse les yeux, me recroqueville légèrement, comme si sa beauté venait de m'envoyer un coup à l'estomac : je le trouve plus séduisant qu'il ne m'a jamais semblé l'être et toute l'assurance qui me manque, elle est là, émanant de lui. Sans failles, Markus, du moins, c'est ce que j'ai longtemps cru. Tout pour lui et pour les autres, moi le premier, rien ou presque en comparaison... Je me suis souvent demandé comment il se peut que certains

êtres naissent comblés de tant d'avantages ; une intelligence hors du commun, un visage harmonieux ; une éducation complète, celle qui s'acquiert par les livres et par tous les voyages ; et puis l'ensemble des privilèges qui viennent avec une famille plusieurs fois millionnaire. Le père de Markus est le cœur de sa vie. Une présence qui revient dans son discours, comme un courant d'air froid dans une maison. Son père, c'est une figure immense, un objet d'amour et d'admiration mais, aussi, une ombre qui grandit et lentement l'écrase. Markus sait qu'un jour, il faudra sortir de cette ombre.

Aujourd'hui, c'est mon deuxième entretien. L'un des trois qu'il me faut passer pour être admis à la suite des épreuves – peut-être. Il y a dix jours j'ai rencontré Joseph, un type de Brooklyn avec une queue-de-cheval et des yeux turquoise. Il parle turc couramment, il a déjà passé un an à Istanbul et prévoit de repartir le semestre prochain, ce qui n'enchant pas sa copine palestinienne qui voudrait le voir rester à New Haven. Quand il n'étudie pas l'histoire de l'Empire ottoman, ce gars menu, toujours vêtu de noir, est le batteur d'un groupe punk qui se produit dans les bars locaux et le chapelet de villes – Bridgeport, Stamford... – qui nous sépare de New York. En remontant des rangées de livres, étroites comme les cursives d'un sous-marin, je l'ai retrouvé au dernier étage de la bibliothèque Sterling, assis à une table en métal vert bouteille, sous une fenêtre pareille à un hublot. Joseph m'observait avec intensité, comme s'il cherchait à percer ce que je dissimulais derrière chaque mot.

Avec Markus, c'est différent. La discussion est plus cordiale : je bavarde avec un ami, je ne passe pas au détecteur de

mensonges. Il commence de manière attendue, demande d'où je viens. Je lui raconte que j'ai grandi à Bombay et que mes parents et ma sœur aînée sont morts. C'est étrange que cette information m'échappe ; d'habitude, je garde cela pour moi. Avec délicatesse, il demande si je veux lui en dire davantage.

J'hésite un moment ; et parce que je me suis déjà trop avancé, je réponds que mes parents et Kamala étaient à la gare Chhatrapati Shivaji le 26 novembre 2008. Pour moi, c'est comme si je lui disais qu'ils se trouvaient dans le World Trade Center le 11 septembre 2001. Mais Markus ne se souvient plus de l'attentat ou bien n'en a jamais entendu parler et il faut que je lui explique que ce jour-là, deux hommes armés de fusils d'assaut ont fait cinquante-huit morts et que parmi les victimes, il y avait mes parents et ma sœur.

Parce que ma gorge se serre, je change de sujet et j'annonce qu'il y a deux ans, vers la fin de ma licence à Columbia, j'ai décidé de rester aux États-Unis – rien ni personne ne m'attendait plus chez moi – et d'envoyer une candidature à plusieurs programmes de doctorat. J'ai fini par m'installer ici avec ma femme, Eleanor, pour commencer une thèse dans le département d'Anthropologie. Markus a pris des cours dans ce domaine et m'entreprind aussitôt sur l'*Essai sur le don*, sans doute heureux de déplacer la conversation vers des sujets moins pénibles, à moins qu'il ne veuille me prouver qu'il est familier de cette discipline – comme d'à peu près tout, d'ailleurs. Ses connaissances sur Mauss et Durkheim sont précises, approfondies. J'apprends déjà qu'à Markus, rien n'est étranger. Il est l'un de ces rares esprits qui peuvent absolument tout embrasser. En ce moment il suit des séminaires d'astro-

nomie et de mathématiques ; il s'intéresse également au droit et à la littérature anglaise. Markus pourrait devenir diplomate, professeur, scientifique, sénateur, historien, avocat : rien ne lui est inaccessible et ce vertige des possibles, au fond, est un handicap. Il y a aussi une malédiction à trop pouvoir.

Markus me demande sur quoi porte ma thèse. Je lui parle de cette tribu qui vit très loin au large des côtes de l'Inde, dans la baie du Bengale, sur une île qui s'appelle la Petite Andaman. Eux, ce sont les Onges – il faut prononcer : *Ongué*. C'est l'un des peuples les plus fragiles de la terre : ils sont une centaine à peine et presque la moitié des couples sont stériles. En 2008, lorsque huit Onges sont morts d'un empoisonnement accidentel, c'est la tribu entière qui a manqué s'éteindre. De tout cela je pourrais parler durant des heures mais je lui dis juste ce qui m'intéresse spécifiquement chez eux : leurs convictions religieuses. Les Onges croient dans l'existence des esprits, dans la présence réelle de créatures invisibles. Ils font partie des trois derniers peuples autochtones à vivre sur les Andaman : il y a aussi les Jarawas et puis les Sentinelles, qui habitent seuls sur leur île et dont personne ne sait rien ou presque. Markus a l'air intrigué. Il veut en savoir plus, s'étonne qu'au XXI^e siècle, il existe encore des peuples sans contacts avec le reste de la Terre ; il m'écoute un moment puis déclare, enthousiaste, que les Sentinelles auraient sûrement fasciné son auteur préféré, Joseph Conrad. Je me demande si sa curiosité est aussi vive chaque fois qu'il apprend quelque chose ; ou si cette tribu suscite chez lui un intérêt sincère.

Avant de nous quitter, il me pose une dernière question. Tout à l'heure, je lui ai dit que j'avais envoyé ma candidature

à plusieurs programmes de doctorat : pourquoi ai-je choisi Yale ? Cette demande me surprend. Espère-t-il un chant de louanges adressé à notre université, qui nous confortera dans notre sentiment d'appartenance à l'élite ? Ou bien est-ce qu'il me tend un piège, pour voir si je vais justement me complaire dans l'autosatisfaction ? À moins qu'il n'espère une réponse plus intime, qui lui révélera quelque chose de mes valeurs et de mes processus de décision ? Je l'ignore ; cette question d'allure banale me paraît lourde de conséquences. Il est certainement plus simple de dire la vérité. Alors je marque une pause avant de commencer ; de cela je n'ai parlé à personne, pas même à Eleanor.

Je lui raconte ma première visite à New Haven. C'était au mois de février l'année précédente, il faisait froid, des montceaux de neige sale encombraient les rues, les voitures devaient rouler au pas et les passants prendre garde aux leurs. Tout à coup, il s'est mis à pleuvoir. Je me suis réfugié dans le Hall of Graduate Studies à l'extrémité de Wall Street, un vaste bâtiment de style gothique surmonté d'une tour immense, pareille à un donjon. Je me suis avancé sous la voûte qui conduit à la porte principale : une porte en bois ouvragée, ornée de ferronneries. Martelé par la pluie, le jardin intérieur ressemblait à la cour d'un cloître médiéval. À cet instant précis, j'ai eu la certitude d'être déjà venu ici ; la certitude d'avoir vu cet endroit, pas en images, sur Internet, mais en vrai, en personne. Ce qui était impossible car je n'avais jamais mis les pieds dans cette ville, ni même dans le Connecticut auparavant. Mais j'ai eu la conviction, absolue, de retrouver quelque chose que j'avais laissé ici, un jour, je ne savais pas quand, il y avait longtemps sans doute. Très vite, il a fallu arrêter une décision : quel pro-

gramme allais-je choisir ? Quelle offre devais-je accepter ? Dans quelle ville, Eleanor et moi, allions-nous passer les cinq ou six années suivantes ? J'ai pensé aux opportunités d'emploi pour elle, au montant de la bourse d'études, à la réputation du département d'Anthropologie, à tous les critères pratiques qu'il était raisonnable de prendre en compte... Mais si je suis honnête, je dois avouer que ce qui a fait pencher la balance, c'est l'impression de déjà-vu éprouvée ce jour-là, dans le Hall of Graduate Studies. J'avais le sentiment qu'en venant ici, je rentrais chez moi.

Markus reste silencieux. Sans le savoir je viens d'aborder la question qui l'obsède, celle qui va marquer notre amitié et, un jour, entraîner sa disparition.

4

Mystères

Les Sentinelles n'ont pas le concept du chiffre trois. Leurs mathématiques ont deux signes et leur musique, deux notes : tout ce qui excède « deux » tombe dans la catégorie de « beaucoup ». Dans ces circonstances, allez leur expliquer la Sainte Trinité : ce peuple est immunisé contre la Bonne Parole.

Il est vrai que nous les surpassons dans l'art des mathématiques ; en sommes-nous toujours plus avancés ? Passé un certain stade, on se noie dans l'abstraction des nombres. Prenez celui-ci : cinquante mille. La plupart d'entre nous n'ont

qu'une idée assez vague de ce qui s'est produit durant les trois derniers millénaires. L'histoire du xx^e siècle, cela va encore, mais *quid* de l'ère Kamakura, de la dynastie des Abbassides ou de l'âge d'or du Gandhara ? Rajoutez quarante-sept millénaires à ces trois-là et vous en serez aux origines des Sentinelles. Depuis cinquante mille ans ils seraient isolés sur leur île ; certains collègues vont jusqu'à leur prêter vingt millénaires de réclusion supplémentaire, ce qui ne leur coûte pas beaucoup d'efforts. À titre de comparaison, notez tout de même que l'Europe a été peuplée il y a quarante mille ans par nos ancêtres : les Sentinelles auraient sur l'Occident au moins cent siècles d'ancienneté, ce qui devrait compter pour quelque chose.

Mais au lieu du respect que l'on réserve d'ordinaire à ce qui est ancien, leur origine lointaine a valu aux Sentinelles le surnom de « tribu de l'âge de pierre ». C'est une inconséquence ; le racisme en explique bien d'autres. Si l'on en croit les journaux racoleurs d'Europe et d'Amérique, rencontrer les Sentinelles reviendrait à abolir le temps : à remonter d'un saut sur leur plage à l'époque du pré-néolithique. Je réproouve ce fantasme qui les fige dans un temps immobile. D'accord : les Sentinelles ne savent pas faire du feu et ne connaissent donc rien à la métallurgie, pas plus, d'ailleurs, qu'à l'agriculture. Mais ils ont appris à veiller sur les flammes provoquées par la foudre et à monter sur leurs flèches des morceaux de métal arrachés aux navires qui s'échouent sur leurs récifs ; et s'ils ne quittent plus leur île à présent, ils n'en ont pas moins – avant que la colonisation britannique ne bouleverse leurs rapports – fait du commerce avec les autres tribus andamanaises

et formé des alliances avec elles. Il y a donc changements, évolutions, adaptations chez eux comme chez nous : ce n'est pas parce qu'ils se tiennent à l'écart de notre modernité que les Sentinelles se trouvent en dehors de l'Histoire.

Parmi tous les mystères qui les entourent, celui de leur arrivée sur l'île est l'un des plus troublants. Alors qu'ils habitent depuis des millénaires dans le golfe du Bengale, ils n'ont toujours pas l'air de s'y trouver chez eux. Regardez-les une seconde à travers les yeux de ce chercheur à Stanford, le Dr Underhill, et vous comprendrez ce que je veux dire : « Leurs traits physiques – petite taille, peau noire, cheveux foncés, fessiers proéminents – sont caractéristiques des Pygmées africains. Ils semblent venir d'Afrique mais ils vivent sur un chapelet d'îles au milieu de l'océan Indien. » Que font des Pygmées à huit mille kilomètres de chez eux ? Pour résoudre cette énigme, les théories ne manquent pas. La plus largement acceptée consiste à faire des Sentinelles les descendants d'un exode parti d'Afrique il y a cinquante mille ans, dont les membres auraient foulé des littoraux que les océans ont recouverts depuis. Les Sentinelles seraient-ils des éclaireurs ? Le dernier peuple isolé est peut-être le premier à avoir gagné les confins du monde oriental.

Leur langue est un mystère de plus. Les linguistes distinguent deux groupes dans la région : le grand-andamanais et l'andamanais méridional. Ce sont des langues agglutinantes, qui se construisent au moyen de l'assemblage de préfixes et suffixes. Comme celle des Onges, la langue des Sentinelles appartiendrait à la seconde de ces familles. Hélas, les tentatives

de communication entre ces deux tribus n'ont rien donné de concluant : leurs langues ont évolué depuis si longtemps en parallèle qu'elles sont devenues mutuellement incompréhensibles. En somme, nous savons surtout au sujet de la langue des Sentinelles que rien ou presque n'en est connu. Celui qui voudra les convertir au Christ, en plus de trouver les moyens de leur faire entendre le chiffre trois, devra encore leur enseigner sa langue ou trouver le moyen d'apprendre la leur. Il y a de quoi décourager les vocations évangéliques ; du moins, on l'espère.

5

Saint Andrew

Il m'est impossible de vous parler précisément de Saint Andrew. En fait, je suis certain qu'en discuter en termes généraux, c'est déjà beaucoup trop. J'ai donné ma parole, vous comprenez. J'ai promis de ne rien dire de ce qui se fait, s'expose derrière ces murs. Mes frères et sœurs seront furieux si je trahis ma parole ; dans notre monde les menaces ont beau rester voilées, leurs conséquences n'en sont pas moins réelles.

Mais à présent que j'ai décidé d'écrire ce livre, il m'est tout aussi impossible d'occulter le rôle joué par la société secrète dans ma relation avec Markus. Car notre amitié a grandi au cours de discussions érudites dans des salons confortables, dissimulés et encombrés d'antiquités, au fil de confidences facilitées par le pacte qui nous reliait et par le sentiment d'appartenance commune, assez enivrant il faut l'admettre, à

une petite communauté d'élus. Lui étudiant de licence et moi de doctorat, rien, ni l'âge, ni les origines, ni le milieu social, n'établissait le moindre rapport entre nous de sorte qu'en l'absence de Saint Andrew, nous n'aurions fait que nous croiser sur le campus – et ma vie entière en eût été changée.

Insatisfaisant comme tous les compromis, celui que j'ai trouvé afin d'évoquer la société secrète sans revenir sur ma parole consiste à distinguer entre les rituels publics et privés. Il est faux de croire que l'ensemble des activités de Saint Andrew est réservé à ses membres. Certaines se déroulent à la vue de tous, comme c'est le cas de notre entrée solennelle les jours de cérémonie, lorsqu'un supérieur psalmodie les paroles rituelles et que nous lui répondons les mots consacrés avant de nous engager dans les escaliers qui mènent au sommet de la tour. La société elle-même – je veux dire, le bâtiment que je nommerai désormais le *hall* – est en outre scindée en deux espaces dont le premier accueille parfois des invités tandis que l'autre est jalousement gardé et demeure, pour ceux qui n'ont pas été initiés, insoupçonnable. En évoquant le rez-de-chaussée du hall, je ne ferai que décrire des salons et des bibliothèques dont les portes sont régulièrement ouvertes à tous et que se pressent d'admirer les invités de notre bal annuel. De même, en partageant des informations générales qu'avec un peu de persistance il est possible de collecter soi-même sur Internet, j'espère me tenir dans les bornes exactes de ce qu'il est acceptable de dévoiler. Et quand bien même les franchirais-je, force est d'avouer qu'à ce stade de ma vie, je n'ai plus grand-chose à craindre des membres de Saint Andrew, ni de quiconque en fait.

Il existe une raison supplémentaire pour laquelle je ne peux me résoudre à faire l'impasse sur la société secrète. Mon entrée à Saint Andrew a révélé la première fêlure dans ma relation avec Eleanor. Pas la toute première, c'est vrai, il y en avait eu d'autres auparavant ; mais l'une de celles qu'il a été impossible d'ignorer en prétendant qu'il s'agissait d'une friction sans conséquences comme en connaissent tous les couples. Parfois nous marchions sur le campus et je lui expliquais en croisant un inconnu qui m'avait salué discrètement : « C'est un membre. » La même scène s'est reproduite plusieurs fois et l'a rapidement irritée, je me doute bien que c'est un membre, répondait-elle méchamment. Eleanor me rabrouait souvent. Elle me voyait prendre un ascendant sur elle qu'elle ne pouvait tolérer et plutôt que me le disputer en s'élevant, au moyen des réussites qu'elle aurait pu obtenir à son profit et qui, malheureusement pour elle et pour nous, ont toutes fini par lui échapper, elle s'y employait par des procédés mesquins, en cherchant à me rabaisser, m'infantiliser, à me convaincre que j'étais incapable d'accomplir une tâche ou une autre, laisse-moi donc faire disait-elle avec impatience. Mon admission par Saint Andrew a élargi la distance entre nous : je passais une porte de plus qu'elle ne serait jamais autorisée à franchir.

Sans doute aurais-je pu me dispenser de rejoindre Saint Andrew puisque mon mariage devait en souffrir. Mais il faut que vous compreniez de quel milieu je viens. Quand tout vous est donné à la naissance, une opportunité qui s'offre importe finalement assez peu : il y en aura bien d'autres à

l'avenir. En revanche, si vous entrez soudain, et comme par effraction, dans un monde que vous n'étiez pas socialement destiné à intégrer, chaque chance qui se présente est un devoir, une injonction à réussir qui vous est faite. J'étais un émigré indien dans la deuxième université la plus riche du globe ; ce n'est pas comme si je pouvais m'offrir le luxe de laisser passer cette occasion.

C'est mon ami Edmond qui m'a appris l'existence de Saint Andrew. Il suivait les cours de l'école de droit et collectionnait les marques d'appartenance à l'élite afin de les étaler sans scrupule, la modestie n'ayant jamais fait partie de son vocabulaire et constituant même, à l'en croire parce qu'il se voulait nietzschéen, « l'excuse typique des faibles ». Même les étudiants de Yale, pourtant habitués aux marques de suffisance chez leurs condisciples, étaient choqués par la facilité avec laquelle il confondait les privilèges de son milieu d'origine avec des récompenses de son mérite personnel, par sa propension à répondre « je dois tout à mon intelligence » lorsqu'on lui faisait observer que sa réussite n'était peut-être pas étrangère à cet oncle qui travaillait au bureau des admissions de Princeton, où il se trouvait qu'il avait fait sa licence, ni aux avantages – à l'en croire surestimés – qui lui venaient d'une mère ingénieure, d'un père chef de service dans un département de Neurologie et d'un grand-père *congressman* républicain de l'État de Virginie.

Son arrogance m'irritait et j'aurais fui sa compagnie si je ne l'avais pas jugé attachant par d'autres côtés, notamment par l'enthousiasme avec lequel il découvrait sur le tard les plaisirs dont son éducation sévère l'avait jusqu'alors détourné, ceux

des soirées qui se prolongent dans l'aube et des femmes que l'on guette parmi les mirages des clubs. J'aimais ce compagnon de fête qui parlait fort et revenait de nuits d'ivresse avec des histoires extravagantes, l'un de ses morceaux de bravoure ayant consisté à survivre à un enlèvement. Pour le punir d'avoir trop collé une fille dans le bar louche où il s'était risqué seul, une bande de *bikers* l'avaient embarqué à l'arrière d'un camion pour le ballotter comme une caisse lors d'une course folle à travers les rues ensommeillées de New Haven. Edmond en était sorti moulu et ravi : avec une pareille aventure à son actif, ce fils à papa devenait un homme, un vrai.

Comme la plupart des gens, Edmond adorait parler de lui-même mais il avait une forme de démesure dans l'autosatisfaction qui le rendait bizarrement sympathique, d'autant plus que ses raisons d'être énamouré de sa personne n'étaient pas entièrement usurpées, l'individu étant brillant et d'une érudition parfois éblouissante. C'est ce côté bravache et haut en couleur qui m'attachait à lui en dépit de tout et lorsqu'il l'a renié pour rentrer dans le rang, il est entièrement devenu ce qu'il n'avait jamais cessé d'être par ailleurs : un esprit conservateur et sans joie, amer et rétrograde, qui détestait l'indépendance chez les femmes et leur prétention à exister chez les minorités, cachait de moins en moins le mépris que la couleur de ma peau lui inspirait et ramenait l'immense complexité des phénomènes sociaux à une opposition primaire entre *eux* et *nous* ; j'ai appris avec lui à me méfier des gens qui prétendent que les choses sont simples. Quelques années après notre départ de New Haven, l'élection de Trump à la présidence des États-Unis l'a galvanisé, il se targuait d'être de ceux qui

voulaient rendre l'Amérique grande encore sans jamais dire à quelle période – avant le mouvement des droits civiques ? ou bien l'abolition de l'esclavage ? – il souhaitait revenir, devenant à la longue l'incarnation d'un paradoxe comme ce pays en crée bien d'autres : un partisan de Trump surdiplômé.

Pour attiser ma curiosité, Edmond m'avait parlé à demi-mot de sa société en prenant des airs de conspirateur et en me laissant entrevoir, derrière ces murs de pierre où nulle fenêtre n'est découpée, des cérémonies gothiques, des orgies d'intelligence, des fraternités de sang. Les premiers entretiens passés, et d'autres épreuves encore dont il vaut mieux ne rien dire, je suis resté plusieurs jours sans recevoir de nouvelles. D'un naturel pessimiste, j'avais conclu à l'échec et m'en consolais de mon mieux – quand j'ai trouvé une lettre glissée sous la porte de notre appartement. Cachetée avec un morceau de cire bleue, elle portait le sceau de Saint Andrew, cette croix en forme de « X » sur laquelle l'apôtre a été supplicié. La société me donnait rendez-vous à minuit treize, derrière l'école de droit, face au cimetière de Grove Street. J'ai expliqué à Eleanor que je reviendrais très tard dans la nuit, peut-être le lendemain matin ; elle n'a pas répondu et elle est repartie lire dans le salon. « *Surtout, faites preuve d'obéissance* », avertissait la lettre en guise d'adieu.

« *The Dead Shall Be Raised* », « Les morts ressusciteront », proclame le linteau surmontant la porte du cimetière. La glace au toit des mausolées brille doucement au clair de lune. J'attends. Nous sommes fin novembre et il fait un froid intense. Les flocons ne tombent plus mais là, au long des

trottoirs, des monticules de neige luisent dans l'obscurité. Les grains de sel semés sur l'asphalte forment des voies lactées qui scintillent. New Haven est splendide par les nuits d'hiver ; on s'y croirait à Prague avec ces clochers et ces tours, comme si le givre y déposait la patine du Vieux Monde. Emmitouflé dans un manteau épais, portant écharpe, gants et bonnet, pas un centimètre de ma peau n'est découvert et pourtant, je me sens étreint par une main de glace qui remonte au long de mes jambes, saisit mes poumons entre ses doigts gelés. Je voudrais faire les cent pas pour me réchauffer mais j'ai peur de m'éloigner du point de rendez-vous. Soudain des mains me saisissent aux épaules, d'autres passent un bandeau sur mes yeux. Je me raidis mais me laisse faire : « *Surtout, faites preuve d'obéissance.* » On me pousse dans un véhicule qui démarre aussitôt. L'initiation commence.

Nous roulons. Je suis à l'arrière et, à travers le bandeau, je parviens à distinguer des contours, des lumières, comme si j'observais à travers un télescope un objet situé à plusieurs galaxies. Quelqu'un est assis à côté de moi, je sens son épaule rebondir contre la mienne lorsqu'un cahot nous rapproche. Qui est-ce ? Personne ne parle dans la voiture. Nous voyagions assez longtemps pour gagner la campagne.

Je suis debout dans le noir, le bandeau m'est ôté. À des signes qu'il m'est impossible de révéler ici, toute une hiérarchie se dévoile, avec ses attributs et ses fonctions. La procession commence. Dans l'obscurité, une lueur brille à la fenêtre d'une vaste demeure comme les très vieilles familles en possèdent en Nouvelle-Angleterre.

J'ai de nouveau les yeux bandés et me trouve dans un escalier qui tourne sur lui-même. Mon guide me tient par l'avant-bras. Devant, derrière, je sens d'autres présences. L'ascension dure longtemps ; au sommet attend un défi.

Plus tard. Nous sommes réunis sous une voûte. La porte est fermée et ne s'ouvrira pas avant que nous ayons franchi une épreuve de plus. Une règle très ancienne me désigne comme celui qui doit s'y présenter le premier. J'hésite devant eux qui observent.

Aveuglés une fois encore, nous sommes conduits dans une salle dont l'immensité est trahie par l'écho de nos pas. On nous assied en nous ordonnant de rester immobiles. Ensuite, quelque chose se produit dont je ne peux absolument rien dire : un moment de terreur pure me paralyse. Enfin nous sommes autorisés à ôter nos bandeaux, un spectacle stupéfiant et magnifique nous est révélé : désormais, nous serons frères et sœurs.

6

Cannibales

Dès leur entrée dans la conscience occidentale, les Sentinelles ont acquis une mauvaise réputation : c'était bien malgré eux. Prenez le géographe alexandrin, Ptolémée. Cent cinquante ans après la naissance du Christ, il met en garde contre « l'île des cannibales » au large des côtes de l'Inde. À quelle partie de l'archipel des Andaman fait-il allusion ? Personne ne

le sait alors, par prudence, c'est l'ensemble des peuples de la région que les marins soupçonnent de se livrer à l'anthropophagie – généralisation d'autant plus regrettable qu'en vérité aucun d'entre eux ne la pratique.

Les premiers voyageurs confirment pourtant ces médiocrités. En 953, dans son ouvrage intitulé *Kitāb 'Aja'ib al-Hind* ou *Livre des merveilles de l'Inde*, le navigateur persan Buzurg ibn Shahriyār al-Ram-Hurmuzi raconte que des tribus cannibales vivent au large de la Birmanie et baptise l'une de leurs îles Andaman al-Kabir ou la Grande Andaman. Trois siècles plus tard, Marco Polo croise dans l'archipel sans y mettre les pieds, ce qui ne l'empêche pas de le décrire avec beaucoup d'assurance : « *Angamanan* est une très grande île. Ses habitants vivent comme des bêtes, sans être gouvernés par un roi. Ils sont idolâtres. Tous les hommes de cette île ont une méchante tête de chien, avec des yeux et des dents de chien aussi. Ce sont des hommes féroces qui dévorent tous ceux qui ne sont pas des leurs. » Rendez-vous à la Bibliothèque nationale de France et, au département des Manuscrits, dans une copie du xv^e siècle du *Livre des Merveilles*, vous découvrirez une troublante enluminure. Les Andamanais y sont représentés comme un peuple *cynophale* : dans une prairie festonnée de fleurs, sous les forts remparts d'une cité florissante, vêtues de tuniques longues et colorées, des créatures bottées commercer, argumentent, humaines à tous égards – à l'exception de leur face de dogue.

En les dépeignant comme des bêtes, Marco Polo s'inscrit dans une tradition qui remonte à Pline l'Ancien. Au livre VII de son *Histoire naturelle*, Pline situe dans les montagnes de l'Inde une race d'hommes à museaux pointus, aboyant au lieu

de parler, armés de griffes et se repaissant des produits de leur chasse. Marco Polo a déplacé ces créatures de l'Inde continentale à l'archipel des Andaman, sans se soucier du tort qu'il ferait au passage aux Sentinelles. Ce soupçon de cannibalisme s'est si fermement attaché à leur tribu qu'il resurgit encore au XXI^e siècle. En 2006, quand les Sentinelles ont tué ces deux pêcheurs dont je vous ai parlé, les garde-côtes se sont étonnés qu'ils ne les aient pas dévorés.

Mais au fond, pourquoi cette rumeur persiste-t-elle ? Il n'y a pas de fumée sans feu – sans mauvaise plaisanterie. D'après moi, elle trouve son origine dans un rituel des Onges. Lorsqu'un étranger perd la vie chez eux, les membres de la tribu jettent son corps découpé en morceaux dans les flammes. Le but de l'opération consiste à détruire les os sans quoi – telle est leur croyance – l'esprit de la victime reviendra les tourmenter. Ce qui incarne pour ce peuple un rite prophylactique a été interprété de loin comme un festin cannibale – et j'admets que réunis autour d'un gril où flambaient des membres humains, les Onges avaient les apparences contre eux.

7

Frères et sœurs

Sur l'origine de Saint Andrew, les récits diffèrent. Certains prétendent que la société est née aux premiers temps du monachisme occidental avant de chercher refuge en Amérique à l'époque de la Révolution française, lorsque les patriotes

BENJAMIN HOFFMANN

L'île de la Sentinelle

Située à mille kilomètres des côtes de l'Inde, l'île de la Sentinelle abrite le dernier peuple entièrement coupé du monde moderne, les Sentinelles. Personne ne sait d'où ils viennent, quelle langue ils parlent, quelles sont leurs croyances. Seule certitude à leur sujet : cela fait des siècles qu'ils repoussent les étrangers qui se risquent chez eux, voyageurs vénitiens, colons britanniques, naufragés chinois, braconniers malaisiens, monarques européens ou missionnaires venus des États-Unis. *L'île de la Sentinelle* raconte l'histoire de ce peuple et celle de Krish et Markus, deux amis que tout oppose, hormis leur fascination pour l'île interdite. L'un est anthropologue, marié à une Américaine et d'origine indienne ; l'autre est un éditeur new-yorkais célibataire et l'héritier d'une immense fortune bâtie dans le marché de l'art. Emporté par le souffle de l'aventure, *L'île de la Sentinelle* est un récit sur l'amitié et le temps qui passe, sur les rapports de classes et l'Amérique contemporaine, sur la destruction d'un couple, sur la mondialisation et ceux qui tentent de lui échapper.

Benjamin Hoffmann est l'auteur aux Éditions Gallimard de Père et fils (2011) et American Pandemonium (2016). Docteur de l'université Yale, il est professeur de littérature française aux États-Unis.



L'île de la Sentinelle
Benjamin Hoffmann

Cette édition électronique du livre
L'île de la Sentinelle de Benjamin Hoffmann
a été réalisée le 17 janvier 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072933950 – Numéro d'édition : 377611).
Code Sodis : U37000 – ISBN : 9782072933967.
Numéro d'édition : 377612